

Le drame de Saint-Paul

Elle s'appelait Paule. C'est sans doute le seul bébé jamais né sur une des îles australes françaises. La petite Bretonne ne survivra pas longtemps sur Saint-Paul, terre de misère pour ses parents et quelques autres Cornouaillais embarqués dans une aventure inconsidérée en cette année 1930. À Saint-Paul, aujourd'hui île déserte, les ruines d'un projet tragiquement écourté sont toujours visibles.



L'histoire commence en 1893. Cette année-là, la France se décide à réaffirmer sa souveraineté sur les îles Kerguelen et les voisines Saint-Paul et Amsterdam.

Elles ont été oubliées pendant des décennies, suscitant la convoitise des Anglais ou des Australiens. Pêche, chasse à la baleine, voire agriculture : il se raconte que, finalement, ces terres ont un potentiel.

La même année, les frères Henry et René Bossière, fils d'un armateur baleinier du Havre, obtiennent la concession des îles Kerguelen. Tous les espoirs sont permis sur cette vaste terre déserte : l'installation d'un pénitencier ou l'élevage de moutons. Plus tard, les frères Bossière obtiendront l'extension de leur concession aux îles de Saint-Paul et Amsterdam, distantes de 1.500 km. C'est que ces deux cailloux volcaniques, s'ils n'encouragent guère une implantation humaine faute notamment de points d'eau, disposent de richesses maritimes : langoustes et poissons abondent sur l'étroit plateau marin qui les ceinture.

20.000 langoustes par jour

Il faut attendre 1928, pour que les Bossière se décident à exploiter ces richesses. Ils fondent la Langouste française. Un entrepreneur de Pont-Aven est chargé du recrutement des pêcheurs expérimentés nécessaires à la pêcherie de langoustes. Ils ne peuvent qu'être Bretons.

Pierre Presse recrute vingt-huit marins de la région de Concarneau attirés par l'aventure et les promesses de gains.

L'Austral quitte Le Havre le 4 septembre 1928. Il mettra quarante-neuf jours pour atteindre Saint-Paul. Il doit y déposer une équipe avec le matériel de construction d'une conserverie pour conditionner les queues de langoustes. Elle est bâtie sur la mince plate-forme à peu près plate qui ferme le cratère.

La réputation de l'île n'est pas usurpée. Certains jours 20.000 langoustes sont remontées dans les casiers.

Plus de cent travailleurs

En mars 1929, l'équipe est relevée. La première campagne a porté ses fruits et les marins bretons reviennent chez eux.

Peu après, le recrutement pour une deuxième campagne commence. Cette fois, l'exploitation industrielle peut commencer. Des femmes et quatre-vingt dix travailleurs malgaches seront du voyage.

En octobre 1929, l'usine, fermée depuis le printemps, est rouverte. La frénésie de la pêche reprend. Une centaine de personnes s'affairent sur la petite bande de terre. On appâte les langoustes avec des manchots. En février 1930, la deuxième campagne d'été s'achève.

Des conserves de viande

C'est alors que six Bretons et un Malgache acceptent de rester pour entretenir les installations jusqu'à la campagne suivante qui débutera en octobre. Il y a Victor et Louise Brunou qui est enceinte, Emmanuel Puloc'h, Julien Le Huludut, Pierre Quillivic, Louis Herlédan et François Ramamonzi.

Début mars, ils sont seuls avec un stock de conserves de viande comme provision. La solitude est terrible. Quelques semaines après le départ du bateau, la petite Paule naît dans cet univers sinistre. Elle survivra deux mois. Elle n'aura pas de fleurs sur sa tombe.

Les jours passent. Le bateau ravitailleur promis à la fin du printemps ne passe pas. Coincés sur leur langue de terre battue par les tempêtes d'hiver, les gardiens de Saint-Paul se désespèrent. Et puis, Emmanuel Puloc'h tombe malade. Ses chevilles sont gonflées,

violacées.

Le mal s'étend. Ses collègues de misère arrivent à identifier le scorbut. La seule façon d'y échapper est de consommer des fruits et légumes frais. Mais il n'y en a pas sur l'île, où rien ne pousse. Fin juillet le malade meurt après plusieurs semaines d'agonie.

La relève est retardée

Le malheur est sur l'île abandonnée. « Dans cette île où il n'y a rien, il y a un cimetière », écrit Louis Herlédan dans son journal. François Ramamonzi tombe aussi malade. Il meurt à la fin août, puis Victor Brunou se plaint des mêmes enflures aux jambes. Il part début septembre. Louise est aussi malade. Les survivants décident alors de manger seulement des oeufs et du poisson frais, ce qui les sauvera. Fin octobre, un nouveau drame arrive : Pierre Quillivic, parti en mer à bord d'un petit canot, ne revient pas. L'été austral arrive et toujours aucune nouvelle de l'extérieur. En France, on est loin de se douter du sort des Bretons. Des changements au sein de la société des Bossière retardent la relève. On a un peu oublié les marins, pas la langouste, car une nouvelle campagne ambitieuse se prépare.

Trois survivants

Ce n'est que le 6 décembre que les « oubliés » seront secourus. Courant décembre, la nouvelle des décès arrive en métropole. C'est le scandale. Le quotidien l'Humanité déclenchera une campagne anticolonialiste contre les Bossière et « les esclaves de l'île de la mort ». L'histoire ne s'arrête pas là. Car le bateau qui arrive devant Saint-Paul, ce mois de décembre 1930, apporte un nouveau contingent d'une centaine de Malgaches et de vingt-deux Bretons, dont Prosper Yan de Concarneau, qui sera contremaître de la conserverie, son épouse Marie et leur petite fille.

Louis Herlédan repart avec le bateau mais, bizarrement, Julien Le Huludut et Louise Brunou décident d'effectuer la campagne d'été jusqu'en mars 1931. La survivante retrouve même son autre fille Maria, cinq ans, envoyée par la famille, ignorante du drame, rejoindre ses parents.

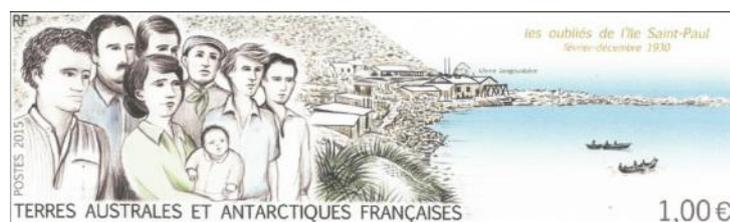
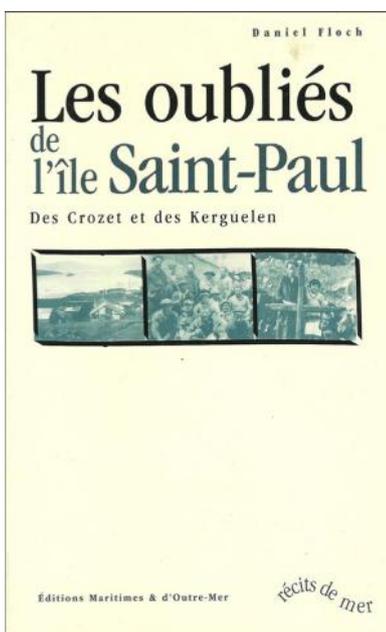
Epidémie fatale

Quelque cent trente personnes vivent et travaillent dans une petite agglomération tassée sur le bord du cratère. Les boîtes serties et passées à l'autoclave s'accumulent. 6.000 langoustes sont capturées quotidiennement, parfois trois ou quatre fois plus. Le massacre des gorfous, assommés à coups de bâton, pour servir d'appâts se poursuit.

Tout va presque bien jusqu'au déclenchement d'une épidémie chez les Malgaches en mars 1931 : c'est le béribéri. Il est foudroyant. Quarante-quatre Malgaches vont en mourir alors que la décision est prise de rapatrier tout le monde.

L'Austral a commencé par les fermiers des Kerguelen, qui tentaient d'élever des animaux à Port-Couvreux, également victimes du scorbut. En avril 1931, l'exploitation de la pêche sera abandonnée.

Ces îles sont définitivement inhabitables durablement. Les Bossière sont déshonorés et ruinés.



Raconter le drame qui s'est noué dans cette île Saint-Paul permet à Daniel Floch, journaliste à Ouest-France, d'évoquer l'histoire de ces îles de la Désolation, les Kerguelen, mais aussi Crozet, Saint-Paul bien sûr, ainsi qu'Amsterdam.